

Une **MÉMOIRE** **ESPAGNOLE**

Chap. 1	Une mémoire espagnole.....	P. 9
Chap. 2	Los destierros	P. 21
Chap. 3	Des racines andalouses	P. 24
Chap. 4	Les années de guerre civile	P. 31
Chap. 5	Sous la botte allemande	P. 38
Chap. 6	La tyrannie franquiste	P. 49
Chap. 7	Transfert dans les vallées des beunes	P. 59
Chap. 8	La vie dans les beunes	P. 64
Chap. 9	Les derniers mois sous la botte allemande	P. 76
Chap. 10	L'après-guerre.....	P. 86
Chap. 11	Retour à Benalua	P. 93
Chap. 12	Les illusions perdues	P. 97
Chap. 13	L'exil définitif.....	P. 106
	Jose Pareja Jurado, compagnon d'exil	P. 112

CHAPITRE. 2

LOS DESTIERROS

Le lendemain, empruntant une route étroite et sinueuse qui s'élevait dans les bois au-dessus des Eyzies et alors que j'hésitais encore sur la direction à suivre, je l'aperçus au loin, appuyé sur sa canne, qui m'attendait sur le bord du chemin. L'appel téléphonique de la veille avait dû le mettre en émoi.

“Monsieur Pareja ?

– Oui, lui-même. Garez-vous là.”

Bien que sa démarche fût hésitante, le vieil homme avait toute sa tête et, à 97 ans, il gardait l'esprit en éveil, prêt à conférer durant des heures de ses combats et de ses passions. Cette guerre d'Espagne était la grande affaire de sa vie.

“La première fois que j'aperçus Blas, il me proposa de me vendre du pain. J'étais escorté de deux gendarmes qui m'avaient arrêté à ma descente de train et m'avaient directement conduit au camp ; je venais de passer clandestinement en zone non occupée.”

C'est ainsi que José Pareja fut interné en novembre 1941 au camp de Mauzac en Dordogne. Mon grand-père y était

depuis le printemps 1940. Et décidément cette histoire de négoce de pain, il faut bien croire qu'elle marqua durablement les esprits puisque dans tous les témoignages que j'ai pu entendre ou consulter sur la vie du camp, à chaque fois, il y est fait allusion. Ce pain, durement gagné, permettait d'améliorer un peu le misérable ordinaire. Hélas, entre la boulangerie de Badefols, lieu de toutes les convoitises, et le camp de Mauzac, coulait la Dordogne, large et profonde. Il fallait donc s'organiser, solliciter la complaisance du propriétaire mauzacois de la barque et également celle en face du boulanger. L'équipage, le plus souvent composé de trois hommes, embarquait après l'appel du soir et retraversait dans la nuit avec la cargaison, deux grands sacs d'une fournée supplémentaire. Ce commerce se déroulait le plus souvent en fin de semaine, après que les autorités du camp leur avaient distribué leur maigre salaire. Oh ! pas grand-chose en vérité, juste de quoi pour le tabac et le reste. Mon grand-père était souvent du voyage avec la cagnotte en poche et la confiance de tous. Certainement, son statut de

CHAPITRE. 3

DES RACINES ANDALOUSES

C'est le 3 février 1919 qu'eut lieu à Benalua de las Villas, le mariage entre Encarnacion Benitez Valverde et Blas Pozo Valenzuela. Tous deux, originaires du village, étaient nés le siècle précédent, ma grand-mère le 10 mars 1897 et mon grand-père deux ans auparavant, le 27 mai 1895. Pour les villageois, mon grand-père, c'était *El Fogón*. J'ai entendu au cours du temps plusieurs versions plus ou moins fantaisistes autour de l'histoire de ce surnom qui, suivant l'usage, lui avait échoué. Une notamment raconte qu'il aurait reçu ce sobriquet dans sa tendre enfance parce qu'il avait la fâcheuse manie de toujours pisser dans le feu, que ce fût sur les braises de la cheminée ou dans les flammes des bûchers. Une autre voudrait qu'il ait acquis ses lettres de noblesse plus tard, dans sa jeunesse, à inlassablement courir les jupons. Toujours est-il que *El Fogón*, une fois casé et marié, s'affaira au négoce de denrées agricoles dans le commerce familial qu'il avait hérité de son père. Il battait la campagne sur son cheval, achetait des céréales, entassait des sacs de blé, d'avoine, de pois chiche... au rez-de-chaussée de sa maison. Il se rendait fréquemment dans les villes de Grenade, de Jaen

et d'autres encore, traitait avec les grossistes, organisait les transports des marchandises vers les cités lointaines, parfois par wagons entiers. Quoi de plus banal en somme, les choses s'accordaient, travail, famille, pour lui tracer un avenir de petit commerçant sans histoires. D'autant que la famille s'agrandit au fil des ans. Ce fut d'abord la naissance de mon père, Blas, le 31 mars 1922 ; puis arriva une fille, Angustias, née le 17 mars 1924. Trois ans plus tard, le 24 novembre 1927, ce fut la naissance de José et enfin pour parfaire les choses, le dernier enfant fut une fille, la petite Encarnita, qui naquit le 26 novembre 1929. Ce *don* Pozo avait donc toutes les raisons d'être comblé, c'était un homme convenablement établi dans la vie, respecté et respectable, que l'on saluait avec égard dans les rues blanches de Benalua.

Mais cette Espagne des années vingt était moribonde, c'était un pays replié sur lui-même, qui n'en finissait pas de s'effondrer. Il avait tout perdu de sa splendeur passée, ses bijoux d'Amérique avaient été dilapidés impudemment en peu de siècles. Il ne lui restait plus rien, en ce début du vingtième siècle, de ce que lui avait si noblement offert Colomb.

SOUS LA BOTTE ALLEMANDE

A Mauzac en Dordogne, le chantier de la poudrerie où travaillait mon grand-père était énorme, le temps pressait, on fit travailler les hommes nuit et jour, et ce jusqu'au 22 juin 1940, jour de l'armistice, qui mit un coup d'arrêt brutal et définitif à la construction, les Allemands interdisant la poursuite des travaux.

De cette période, il demeure toujours au milieu de la plaine linoise, parmi les arbres et les fougères, une grande carcasse de béton éventrée, irisée de ferraille, un monstre de grisaille et de laideur érigé là comme un monument à la folie des hommes.

Dès le début de l'été 1940, le camp de Mauzac, resté en zone non occupée sous l'autorité du gouvernement de Vichy, servit de camp de regroupement. On y interna, en plus des Espagnols maintenus sur place, les gens de l'exode, tous ceux, Alsaciens, Belges, Hollandais... qui erraient sur les routes de la Débâcle.

Le grand chantier de cette industrie funeste définitivement stoppé, la main-d'œuvre espagnole ne resta pas inactive pour autant. On l'employa aussitôt dans les environs car les bras manquaient, les hommes du pays ayant été appelés sous les drapeaux, étaient maintenant prisonniers en Allemagne ou ailleurs et devaient trimer pour le Troisième Reich. On envoya donc du personnel, à la charge de l'employeur, aux quatre coins du département, essentiellement pour accomplir des travaux agricoles mais aussi dans les entreprises où les ouvriers spécialisés faisaient cruellement défaut. Les exploitations forestières étaient également en plein essor, la demande en charbon de bois ayant fortement augmenté avec l'utilisation de plus en plus répandue des gazogènes. On détacha des groupes entiers dans les carrières ou dans les mines notamment dans celles de Merle et de Dantou. Et puis les Allemands aussi venaient jusque-là, en zone non occupée, comptant bien par l'imposture ou l'arbitraire recruter de la main-d'œuvre pour l'organisation Todt qui construisait le mur de l'Atlantique.

CHAPITRE. 6

LA TYRANNIE FRANQUISTE

À Benalua, en ce début des années quarante, ma grand-mère dut endurer exécutions et humiliations permanentes. Ce fut d'abord des convocations incessantes, quasi quotidiennes, à la *guardia civil*, des attentes interminables debout dans les couloirs ou dans la rue devant l'entrée. Puis toujours les mêmes questions sur son mari, des dizaines de fois posées, répétées. Et gare, si les réponses variaient un tant soit peu, parce que cela entraînait d'autres convocations devant d'autres sinistres policiers, puis des menaces, des insultes aussi... Elle était sans défense et ne

pouvait que se taire et baisser la tête. Son quotidien ne tenait qu'au bon vouloir de ses persécuteurs tout puissants et sans pitié. Peut-être ne montra-t-elle pas assez de repentance ? Mais de quoi devait-elle se repentir ?

Ses enfants aussi subirent la tyrannie des vainqueurs, particulièrement les deux plus âgés. Ma tante Angustias tout d'abord qui, avec ses camarades, filles comme elle de

Ma grand-mère dans les années quarante devant sa maison. La pauvre femme fut mise au ban de la société par les autorités franquistes qui ne manquaient pas une occasion pour la persécuter. Elle assumait avec beaucoup de courage et d'abnégation ses responsabilités familiales et jamais ne céda devant le régime.

Elle garda sa vie durant une haine tenace pour les militaires et les curés et ne pouvait évoquer l'un d'eux, homme de loi ou homme d'Église, sans déverser à son encontre un tonnerre d'injures et de grossièretés comme seuls les Andalous en sont capables.



CHAPITRE. 7

TRANSFERT DANS LES VALLÉES DES BEUNES

En 1942, probablement au cours du printemps, mon grand-père fut envoyé dans les Beunes. Il faisait partie alors du 648^e GTE et rejoignit une cinquantaine de ses compatriotes dont José Pareja, tous affectés aux travaux d'assainissement des vallées. Il quitta ainsi définitivement Mauzac et son univers carcéral. Ici le cadre était bien différent de celui qu'il avait connu ces dernières années, il n'y avait dans ces contrées luxuriantes ni barbelés ni internements. Il pouvait, une fois son dur labeur accompli, se fondre dans la nature, aller et venir, se croire presque libre de ses mouvements. Ici pas d'uniformes non plus, tant français qu'allemands. Des Eyzies à Sarlat, sorti de ces agglomérations, le territoire était exempt de toute présence permanente de forces d'occupation ou de leurs supplétifs vichyssois. La population locale se montra d'emblée affable avec eux. Il y avait bien quelques pétainistes notoires, dénonciateurs sans scrupule comme le président du syndicat des Beunes qui, à la Libération, sera exécuté par la Résistance ou bien encore le propriétaire du château du Roch qui diabolisait à tout va ces rouges espagnols "brûleurs d'églises et égorgeurs de

curés". Mais mis à part quelques cas, les habitants des lieux accueillirent avec beaucoup de bienveillance ces Espagnols et, à l'exemple de José, ceux qui le purent s'installèrent dans la région après la guerre.



Mon grand-père en compagnie de la famille Bousquet.

LA VIE DANS LES BEUNES

Durant les années d'occupation allemande, ces vallées des Beunes, d'ordinaire si paisibles, abandonnées à la quiétude des joncs et des marécages, furent tout à coup convoitées par une administration vichyste qui voulait octroyer à la culture productiviste le moindre arpent de terre de la Mère-patrie. C'était un des aspects importants de la politique interventionniste du Maréchal, cette obsession d'une France féconde et nourricière. Or pour atteindre un tel objectif, un sursaut était nécessaire, qui ne pouvait se réaliser que par une "Révolution nationale". L'idée était lancée. Une loi fut promulguée en ce sens le 16 février 1941, elle permettait aux préfets de prescrire l'exécution de travaux ayant pour but la mise en culture de terres en friche. Pour cela, nul besoin de s'embarrasser de considérations d'aucunes sortes, les choses se devaient d'aller très vite, une signature du préfet et les travaux pouvaient commencer; l'intérêt supérieur de la nation primait sur tout autre intérêt et notamment devant le droit de la propriété. Car ces fonds de vallées étaient morcelés en de nombreuses parcelles privées.

Ainsi le 20 mai 1941 fut créé le Syndicat intercommunal des vallées des Beunes qui regroupait les onze communes concernées; le 21 mai le préfet signa l'arrêté décidant de l'exécution des travaux et le 24 le chantier était en route. Le Commissariat à la lutte contre le chômage fournit les matériaux pour les baraquements ainsi que l'outillage. Une compagnie de travailleurs indochinois s'attela alors à la construction des camps de Cazelle, Thomas et Pont de Combe-Marty. Puis le 20 juin les 250 hommes de la compagnie entreprirent réellement les premiers travaux d'assainissement au lieu-dit La Forge entre la confluence des deux Beunes et le village des Eyzies. C'est précisément en cet étroit goulet, là où les eaux s'unissent pour aller se jeter dans la Vézère que s'accumula au cours des millénaires une grande quantité de sédiments qui en obstruant l'extrémité des vallées, nivela le terrain jusque loin en amont. Nonchalamment, les ruisseaux se sont toujours attardés sur ces fonds plats et étanches, parcourant de nombreux méandres, se répandant dans les tourbières ou stagnant dans les mares. Les Périgourdins ont ainsi délaissé ces zones uligineuses et fermées, préférant s'installer sur les

CHAPITRE. 13

L'EXIL DÉFINITIF

Le 8 juin 1949, lorsque le train 881 s'ébranla en gare de Grenade, que le bruit strident des premiers tours de roue déchira la clameur bon enfant de la foule amassée sur les quais, certainement qu'au milieu de ces crissements assourdissants, les passagers de Benalua de las Villas, déjà suffisamment tristes et affligés, furent pris de vertige; certainement que se forma dans leur estomac une boule aussi lourde que du plomb et que dans leur poitrine douloureuse, leur cœur frappa à tout rompre. Ce train arrachait pour toujours ma famille à cette terre et il semblait que le sillage de leur passé, sans même attendre leur départ, se refermait inexorablement derrière eux. C'était la première fois que ma grand-mère montait dans un train. Trois de ses enfants étaient à ses côtés (malheureusement José, lui, était consigné dans une caserne où il effectuait son service militaire). Alors peut-être qu'avant que le train ne prît de la vitesse, se sont-ils tenus longtemps debout, penchés à la fenêtre, serrés les uns contre les autres, respirant une derrière fois les mille senteurs de la cité andalouse, peut-être ont-ils scrutés l'horizon pour apercevoir les dernières neiges sur la sierra ou les murailles mauresques de la ville.

C'était donc le grand départ, autant espéré que redouté. Après des années de séquestration sous le joug de la dictature, après des mois d'abaissement devant les guichets administratifs du franquisme où nul n'aurait cru possible de venir à bout de tant de formalités et de procédures rédhitoires, l'avenir tout à coup basculait dans l'inconnu. De quoi demain allait-il être fait ? Ils s'en allaient sur les chemins incertains de l'exil, abandonnant le passé, fuyant pour toujours cette Espagne maudite où plus aucuns biens matériels ne les retenaient. Ils avaient en effet dû vendre, pour une bouchée de pain, les quelques lopins de terre qu'ils possédaient et la maison avec tout ce qu'elle contenait d'affectif et de quelques valeurs. Benalua, c'était bel et bien fini. Et lorsque, du train qui filait vers Madrid, ma famille bannie aperçut le mont Oscuro derrière lequel se cachaient les maisons blanches de Benalua, ce paysage avait déjà les inflexions du souvenir et dans les maigres bagages qu'ils emportaient avec eux, il n'y avait de place que pour une éternelle nostalgie.